

K

3

# L'ACTRICE EN VOYAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM \*\*\*.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 3 OCTOBRE 1822.

~~~~~  
PRIX: 2 fr. ~~3 fr.~~  
~~~~~



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT - LEBRUN, PICARD,  
ET ALEX. DUVAL,

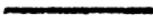
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

1822.

*A M<sup>lle</sup>. Jenny Vertpré.*



C'est à vous, dont l'heureux talent,  
Guida l'actrice en son voyage ,  
Que nous devons faire l'hommage  
Du suffrage flatteur d'un public indulgent.  
Tour-à-tour enjouée , ou coquette , ou sévère ,  
De la nature empruntant le secret ,  
Vous peignez toujours d'un seul trait ,  
Et le rôle , et le caractère.  
Nous devons, en prudens auteurs ,  
Garder un anonyme sage ,  
Lorsque déjà les spectateurs  
Vous nommaient l'auteur de l'ouvrage.



---

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

**Madame FRANVAL**, actrice de l'un des grands théâtres de Paris. **M<sup>lle</sup>. JENNY VERTPRÉ.**

*1<sup>er</sup>. costume, 1<sup>re</sup>. entrée.* Robe à guimpe en soie rose, chapeau d'étoffe, joli négligé.

*2<sup>e</sup>. costume, 2<sup>e</sup>. entrée.* Robe d'enfant, très-courte, par dessus un pantalon garni; cheveux relevés sans ornement.

*3<sup>e</sup>. costume, 3<sup>e</sup>. entrée.* Habit d'amazone en casimir bleu, brodequins pareils, chapeau noir ou gris, selon la saison.

*4<sup>e</sup>. costume, 4<sup>e</sup>. entrée.* Robe de taffetas puce avec une ruche pareille pour garniture, tablier et fichu de dentelle noire, mouchoir croisé, petit bonnet joignant sous le menton, mitaines en filet noir.

*5<sup>e</sup>. costume, 5<sup>e</sup>. entrée.* Robe de ville habillée, coiffure en cheveux à volonté.

**DUPRÉ**, tenant un bureau de correspondance dramatique à Châtelleraut. . . . . **M. BLONDIN.**

A la première scène, robe de chambre en soie à ramages, dessous habillé. Pendant le reste du rôle, habit marron à boutons de métal, perruque ronde, souliers de castor à cordons.

**DUTAILLIS (1)**, marchand de bois et de bœufs à St.-Maixent. **M. LEFÈVRE.**

Chapeau rond en toile cirée, redingotte grise, gilet de velours, couleurs mélangées, culotte de peau, guêtres de peau jaune à boucles de cuivre,

---

(1) Ce rôle est joué par un comique.

montant jusqu'aux genoux, avec éperons; canne avec mèche de fouet en cuir, ceinture en peaujaune, appelée ordinairement *sacoche*.

**EMILIE**, fille de Dupré . . . . . **M<sup>lle</sup>. MÉLANIE.**

Robe de mousseline blanche montante, avec tablier de taffetas gris de perle, cheveux lisses sans ornement.

**LEON**, clerc de notaire, amant d'Emilie . . . . . **M. PAUL.**

Habit noir, dessous à volonté.

**TOINETTE**, servante de Dupré. **M<sup>lle</sup>. ALDEGONDE.**

Joli costume de servante coquette, le petit bonnet et le tablier blanc à poches.

**TOM**, jockey de M<sup>me</sup>. Franval . . . **M. GEORGE.**

Veste de livrée, bleu, jaune et argent.

Une Femme de chambre de madame Franval, personnage muet. **M<sup>me</sup>. GEORGE.**

Costume ordinaire.



*La Scène se passe dans la maison de Dupré, à Chatellerault.*

---

**IMPRIMERIE DE HOCQUET.**

# L'ACTRICE EN VOYAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---

*Le Théâtre représente un jardin. Sur le premier plan, à gauche, la maison de Dupré. Dans le fond un mur, au milieu duquel est une porte fermée par une grille. Entre ce mur et la maison, la porte de la basse-cour. En-dehors du mur et en face de la grille, une maison portant des panonceaux et cette inscription : Notaire Royal.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, TOINETTE.

DUPRÉ, *sortant de la basse-cour, et appelant dans la maison.*  
Toinette ! Toinette !

TOINETTE, *sortant de la maison.*

Ah ! mon Dieu ! un moment, not' maître ; j'arrive. Qu'avez-vous donc pour être l'vé si matin ? c'est pourtant pas vot' habitude.

DUPRÉ.

Je n'ai pas un instant à perdre aujourd'hui. Il n'y a pas, dans tout Châtellerault, un homme aussi occupé que moi. Il faut, d'abord, que je porte au village de Montbaron, 1500 francs pour le prix de cette vigne que tu m'as fait acheter. Il faut ensuite que je revienne pour recevoir mon ami Dutailis, qui nous arrive exprès aujourd'hui de Saint-Maixent, pour épouser ma fille. Enfin, d'après l'avis de mon correspondant de Paris, j'attends la visite de madame Franval, cette charmante actrice de la capitale, qui se rend à Bordeaux pour y donner quelques représentations. J'espère qu'elle me fera, comme à ses précédens voyages, l'honneur de s'arrêter vingt-quatre heures chez moi.

TOINETTE.

V'là ben d' la b'sogne pour un jour, sans compter vot' bureau d' correspondance d' théâtre qui vous donne ben du tintouin !

DUPRÉ.

Il me donne aussi de bons profits et mes entrées au spectacle, quand, par hasard, les comédiens nous font le plaisir de nous visiter ! je raffolle de la comédie, moi.

TOINETTE.

Ah ! je m' souviens d' vous avoir vu jouer en société, dans c'te pièce oùs' que vous étiez en robe-de-chambre, et que vous tuez vot' maîtresse, parc' que vous preniez son frère pour son amoureux.

DUPRÉ.

Tu veux dire Orosmane dans *Zaire* ? Ah ! c'est mon triomphe.

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Je suis pour moi peu prévenu,  
 Mais je réponds de mon parterre,  
 Lorsque, dévoilant le mystère,  
 Je dis : le voilà donc connu !  
 Eh bien ! une chose fort drôle,  
 Je l'avouerai de bonne foi,  
 Lekain, si parfait dans ce rôle,  
 Ne le jouait pas comme moi.

Mais, occupons - nous de ce que nous avons à faire :  
 1<sup>o</sup>. Tu recevras M. Dutailis, et le feras rafraîchir en attendant mon retour ; 2<sup>o</sup>. tu guetteras l'arrivée de M<sup>me</sup>. Franval pour en instruire ma fille, et vous l'installerez dans la grande chambre tapissée en damas vert.

TOINETTE.

Oui, not' maît' ; mais, t'nez, franch'ment, vot' monsieur Dutailis ne m' plaît pas du tout.

DUPRÉ.

Tu ne le connais pas, nous sommes liés d'amitié depuis plus de trente ans ; à la vérité, il y en a vingt que nous ne nous sommes pas vus. Il est fixé à Saint-Maixent, où le retient son commerce de bois, de bœufs, de maisons, de chevaux et autres branches d'industrie ; mais c'était un fort joli garçon, il y a vingt ans.

TOINETTE.

C'est possible ; mais j'en ai entendu parler, et j' suis sûr qu' c'est un homm' qui n' convient pas à Mam'zelle, qu'est trop gentille et trop ben élevée pour êt' sa femme.

DUPRÉ.

C'est une excellente affaire pour elle ! Ma fille n'a pas de dot, et Dutailis est riche. Aussi, un dédit de 15,000 francs que nous avons souscrit l'un et l'autre, assure-t-il ce mariage. A-propos, j'oubliais un 3<sup>me</sup> point fort important : Empêche bien M. Léon de parler à Emilie; ce petit clerc de notaire s'avise d'en être amoureux : le beau prétendu ! pas un sou et pas d'état.

TOINETTE.

Comment ? pas d'état !

AIR : du ballet des pierrots.

Vingt ans, d' l'esprit et d' la figure,  
Du talent, un cœur délicat ;  
C'est la fortune la plus sûre,  
Avec ça l'on n' manque pas d'état,

DUPRÉ.

En espérance avec largesse  
Tú le fais riche, c'est fort bien.

TOINETTE.

Dan ! l'espérance est la richesse  
De ceux qui ne possèdent rien.

DUPRÉ.

Eh bien ! qu'il porte ailleurs cette fortune-là ; mais la carriole est prête ; je vais achever de m'habiller et partir de suite. ( On entend le bruit d'un fouet et d'une voiture. ) Ah ! mon Dieu ! un courrier, une voiture ! C'est M<sup>me</sup>. Franval, et je n'ai pas encore mis ma perruque !

TOINETTE.

J' vas vous aider.

DUPRÉ.

Eh ! non, reste pour recevoir notre aimable voyageuse ; appelle ensuite Emilie, je reviens à l'instant.

( Il entre dans la maison. M<sup>me</sup>. Franval arrive par la grille. Elle est suivie d'une femme - de - chambre portant des cartons, et d'un jockey chargé de paquets. )

L'Actrice en voyage.

SCENE II.

M<sup>me</sup>. FRANVAL, TOINETTE, TOM, une Femme-  
de-chambre.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Bon jour, Toinette.

TOINETTE.

Vot' servante, Madame.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Où est le cher Dupré ?

TOINETTE.

Y va v'nir tout-à-l'heure.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Fais-moi le plaisir d'indiquer à mademoiselle l'appar-  
tement qui m'est destiné.

TOINETTE.

Oh! ben volontiers; Madame; (*Indiquant dans la maison.*)  
par ici, Mam'selle; la seconde porte, à droite. (*A ma-  
dame Franval.*) C'est pour ne pas vous laisser seule.

M<sup>me</sup>. FRANVAL, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, ma petite, voilà pour ton aimable réception.

TOINETTE.

Toujours bonne et généreuse! Mais, v'là not' maît', j'  
cours avertir Mam'selle Emilie d' vot' arrivée.

(*Dupré sort de la maison et Toinette y rentre.*)

SCÈNE III.

M<sup>me</sup>. FRANVAL, DUPRÉ.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Je vous revois donc, mon cher ami!

DUPRÉ.

Madame! . . . .

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Je vous trouve une santé parfaite! Pour moi, toujours en

voyage ; c'est un supplice ! ces directeurs de province nous excèdent. Vous devez me trouver changée à faire peur.

DUPRÉ.

Ah ! Madame !

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

La poussière, la chaleur, trois nuits sans dormir, le tems seulement de changer de chevaux. Je n'ai que cette journée à vous donner. Comment se porte votre aimable fille ? la mariez-vous bientôt ? Votre agence prospère-t-elle ? placez-vous beaucoup de sujets ? Je suis excédée de fatigue ?

DUPRÉ, *lui avançant un siège.*

Madame, mon correspondant de Paris ne m'avait annoncé votre arrivée que pour ce soir ; je suis désespéré....

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

De quoi donc ?

DUPRÉ.

Une affaire, qui ne souffre pas de retard, me force à m'absenter pour quelques heures. Je ne vais qu'à deux petites lieues d'ici, et ma jument est d'une vivacité....

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Allez, mon ami, votre fille me fera les honneurs de votre maison.

DUPRÉ.

En attendant, qu'elle vienne, oserais-je, Madame, vous demander comment va le théâtre à Paris ; est-ce toujours, comme autrefois, des intrigues, des cabales, des abus ?

M<sup>me</sup>. FRANVAL, *avec ironie.*

Ah ! mon ami...

AIR : *vive la lithographie.*

La plus sévère justice,  
L'amour de l'art et la paix,  
De l'intrigue et du caprice  
Ont pris la place à jamais.  
Les théâtres ne sont plus  
Le bien de quelques élus,  
La scène s'ouvre à présent  
A quiconque a du talent ;  
Un ouvrage de mérite  
Avec faveur est admis,  
Et son auteur seul profite  
Des droits qu'il a seul acquis.

Nous ne voyons plus du tout  
 Des pièces de mauvais goût ;  
 Nos poèmes sont parfaits ,  
 Aussi toujours des succès...  
 Sourds à toute cotterie ,  
 A présent les directeurs ,  
 Sans orgueil, sans perfidie,  
 Accueillent les bons acteurs.  
 Un grand talent exclusif  
 Ne contraint plus, sans motif,  
 Une actrice de renom.  
 A fuir au-delà du pont.  
 Contre les nerfs, la migraine ,  
 Et les maux inespérés,  
 Pour les jours de la semaine  
 Nous sommes tous assurés.  
 Parlerai-je des journaux ?  
 Ils sont tous impartiaux ,  
 Rien ne saurait désormais  
 Influencer sur leurs arrêts.  
 Aux dépens de la recette  
 Pour se faire des amis,  
 On ne vend plus en cachette  
 Des billets à moitié prix.  
 Dans le parterre épuré  
 On voit, d'un œil assuré,  
 Autour du lustre serrés  
 Les gens les plus éclairés.  
 Sur la scène restaurée  
 Enfin vont renaître encor  
 Pour Paris les jours d'Astrée,  
 Et pour nous le siècle d'or.

DUPRÉ.

Comment, madame, on a opéré tous ces prodiges ?

M<sup>me</sup> FRANVAL., regardant le public.

En espérance, demandez plutôt à tout le monde ; mais  
voici votre fille.

*Emilie sort de la maison avec Toinette.*

## SCÈNE IV.

Les Précédens, ÉMILIE, TOINETTE.

ÉMILIE, avec timidité.

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Des révérences, de la cérémonie ; allons, ma toute belle,  
embrassons-nous. Dupré, votre fille est charmante.

DUPRÉ.

Un peu timide, embarrassée.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Cela tient à la province. Mon ami, vous pouvez partir, Mademoiselle voudra bien me tenir compagnie.

DUPRÉ.

Si je m'éloigne aussi vite, c'est pour être plutôt de retour, (*A Toinette*). N'oublie pas ce que je t'ai dit. (*A part, en s'en allant*). Ah! si Cocotte pouvait se décider à galopper.

*Il sort par la basse cour.*

## SCENE V.

M<sup>me</sup> FRANVAL, ÉMILIE, TOINETTE.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Ce bon Dupré, on n'est pas plus aimable. Je suis sûre qu'il est pour vous le plus tendre des pères.

ÉMILIE.

Oh! oui, madame, et si je ne suis pas heureuse, ce ne sera pas de sa faute.

\* M<sup>me</sup> FRANVAL.

Avant peu, ma chère, un bon mari viendra sans doute mettre le comble à votre bonheur.

ÉMILIE.

Un mari! est-ce que mon père vous aurait parlé?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Que voulez-vous dire? eh bien! vous vous taisez.

AIR : *Chaque nuit mon âme abusée.*

Quoi! de la réserve, Emilie!  
Et de la réserve avec moi!  
Quoique vive, et même étourdie,  
Je sais aimer de bonne foi.  
Ma demande est bien légitime,  
Et, quand chercher à tout savoir  
Pour l'indifférence est un crime,  
Pour l'amitié c'est un devoir.

ÉMILIE.

Votre bonté m'encourage, mon père veut me marier.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Et sur le choix qu'il a fait pour vous, il ne vous a pas consultée; je le devine, votre cœur parle pour un autre.

EMILIE.

AIR : *Vaudeville du jaloux malade.*

En faveur d'un amant bien tendre  
 J'en conviens, il parle en effet,  
 Je ne savais comment m'y prendre  
 Pour vous dire un pareil secret.  
 Grâce à votre indulgence extrême  
 Je vois cesser mon embarras.  
 Je puis vous avouer que j'aime,  
 Puisque Léon ne m'entend pas. (bis.)

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Léon! quel est-il?

TOINETTE.

Mam'selle n'os'ra pas vous l' dire!.. M. Léon est un  
 joli garçon d' vingt ans, modeste, doux et sage comme un'  
 jeune fille, il aime à la folie mam'selle qui l' lui rend ben!  
 premier clerc du notaire de l'endroit, il entend joliment les  
 affaires, et à tous égards il est fait pour rendre une femme  
 bien heureuse.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Et le futur qu'on vous destine?

TOINETTE.

Y s'appèle M. Dutailis, c'est un campagnard toujours  
 enfoncé dans ses bois ou dans ses paturages; brusque, avare  
 et pas aimable du tout, mais riche comme un Crésus; il a  
 cinquante ans, et il est déjà veuf de deux femmes, qui sont,  
 je l' gagerais, mortes de chagrin de l'avoir épousé.

EMILIE.

Pourriez-vous blâmer mon aversion pour un pareil  
 homme?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Non, sans doute.

TOINETTE.

Ah! si madame, en sa qualité d' Comédienne, pardon ex-  
 cuse, pouvait trouver queque bonne frime pour nous dé-  
 barrasser d' M. Dutailis.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Ce mariage doit-il être bientôt conclu?

EMILIE.

M. Dutailis vient aujourd'hui même.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je parlerai à Dupré, je lui ferai entendre raison.

TOINETTE.

Ah ben! oui, y n'y a pas d' raison qui tienne contre un

débit de quinze mille francs qui z'ont fait entr' eux, c'est à qui ne l' payera pas.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Cela devient embarrassant.

TOINETTE, regardant à travers la grille.

Ah! madame, v'là M. Léon. (*Elle lui fait des signes d'intelligence.*)

EMILIE.

Ne l'appelle donc pas.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Pourquoi ?

EMILIE.

Mon père m'a défendu de le voir.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

J'aurais pourtant désiré le connaître.

TOINETTE.

M. Dupré n' peut pas défendre ça. (*Elle recommence ses signes à Léon.*)

EMILIE, à madame Franval.

Souffrez que je me retire.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Allez, ma chère amie, je vous rejoins bientôt.

(*Emilie rentre dans la maison, madame Franval la conduit, Léon paraît à la grille.*)

## SCENE VI.

M<sup>me</sup> FRANVAL, LÉON, TOINETTE.

TOINETTE, à Léon.

AIR : *Ermite, bon ermite.*

Entrez, entrez donc vite,  
Profitez de l'instant;  
V'là mam'selle qui nous quitte,  
Et madam' vous attend.  
Elle est bonne, jolie,  
Avancez, n' craignez rien,  
D' mam'sell' c'est une amie  
Qui vous veut beaucoup d' bien;  
On n'est pas, sur mon âme,  
Plus gauche et plus honteux  
Près d'une jeune femme . . .

(*A Madame Franval.*)

Excusez le, madame,  
C'est qu'il est amoureux.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Approchez, Monsieur, approchez, je suis instruite de votre amour pour mademoiselle Dupré.

LÉON.

Ah! Madame, mes vœux sont aussi purs que tendres, j'appartiens à une famille honorable, mais sans fortune, je me suis mis à même d'en acquérir un jour, par un travail assidu, et j'attendais avec la plus vive impatience le moment où je pourrais déposer aux pieds de mademoiselle Emilie, le fruit de mes veilles et de mes économies; mais M. Dupré a fait choix d'un autre gendre; mon rival est riche, et celle que j'aime se verra forcée d'accepter un époux que son respect pour son père ne lui permettra pas de refuser! Je suis bien malheureux.

M<sup>me</sup> FRANVAL, à part.

Il m'intéresse vivement. (à Léon.) Ne vous reste-t-il donc aucun espoir?

LÉON.

Aucun, Madame, et si mademoiselle Dupré en épouse un autre, mon parti est pris, je m'éloignerai pour toujours.

AIR : *Tendres échos, errans dans ces vallons.*

Oui, je fuirai; que ferais-je en ces lieux,  
Ou chaque objet à mon cœur la rappelle...  
Mais en fuyant serai-je plus heureux?  
N'ai-je pas là son image fidelle?  
Ah! d'un bonheur qui ne peut revenir, } (bis.)  
Ne dois-je, hélas, garder qu'un souvenir. }  
Oui, je fuirai... Mais où porter mes pas?...  
Eh! bien, j'irai dans les champs de la gloire,  
Et là, peut-être, un fortuné trépas  
De mes tourmens éteindra la mémoire;  
Heureux, hélas, d'obtenir à ce prix  
Quelques regrets d'elle et de mon pays! } (bis.)

TOINETTE.

Allons, voilà-t-il pas qui veut aller se faire tuer; ah! Madame, allons, queuqu' bon tour d'adresse; y n' faut qu'vouloir.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Dis-moi, mon enfant, monsieur Dutailis connaît-il ta maîtresse?

TOINETTE.

Du tout, nous n'l'avons pas encore vu.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *réfléchissant.*

Fort bien ; en donnant des sœurs à Emilie, on pourrait, je crois... mais au retour de Dupré tout s'expliquera... eh ! j'y suis, oui, j'embrouille si bien l'affaire que le beau-père et le gendre ne peuvent plus s'entendre qu'alors qu'il n'est plus temps. Monsieur Léon, préparez sans retard un contrat au nom d'Emilie et du vôtre.

LÉON, *avec joie.*

En mon nom ?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Vous me l'enverrez dès qu'il sera prêt.

*(On entend se quereller dans la basse cour.)*

DUTAILLIS, *en dehors.*

Tu ferais mieux d'avertir mon beau-père.

TOINETTE.

Ah ! mon dieu ! c'est notre prétendu.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *à Léon.*

Il ne faut pas qu'il nous voie, éloignez-vous. Viens, Toinette, je te dirai ce que tu auras à faire.

*(Léon sort par la grille, madame Franval et Toinette entrent dans la maison, Dutailis et Tom sortent de la basse-cour.)*

## SCENE VII.

DUTAILLIS, TOM.

TOM.

*AIR de la Chasse de Marly.*

Oui, oui, c'est une horreur !  
Comment, monsieur, me traiter de la sorte ;  
Si vous aviez du cœur  
Avec moi vous vous piqueriez d'honneur.

DUTAILLIS.

Vraiment, mon garçon,  
Tu perds la raison,  
Le diable t'emporte ;  
Allons, laisse-moi donc.

TOM.

Que vous ai-je fait,  
Pourquoi ce soufflet,  
Et pas de main morte  
Encor, il y paraît.

*Ensemble.*

Oui, oui, c'est une horreur, etc.

*l'Actrice en voyage.*

DUTAILLIS.

Là, là, le grand malheur !  
Je l'avouerais, j'ai la main un peu forte ;  
Mais, maudit aboyeur,  
Pourquoi m'avais-tu donné de l'humeur ?

TOM.

Vous entrez dans la basse-cour au grand trot, vous écrasez la volaille sur votre passage ; je ne dis rien, c'est la volaille de M. Dupré ; vous mettez votre cheval justement l'nez dans l'coffre à avoine, je ne dis rien encore c'est l'avoine de M. Dupré ; mais vous prenez mon carrik pour en faire une couverture à votre bête, et parce que je veux vous en empêcher, vous me donnez un soufflet qui ressemble à un coup de poing.

DUTAILLIS.

Eh ! ne veux-tu pas que mon pauvre bijou qui vient de faire six lieues en trois heures, attrappe une fluxion de poitrine ? tu ne sais guère comment on traite les chevaux.

*(Toinette sort de la maison.)*

## SCÈNE VIII.

Les Précédens, TOINETTE.

TOINETTE, à Tom.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre garçon ?

TOM.

Pardine ! ce qu'il y a, tâtez.

TOINETTE.

Ah ! elle est toute chaude ; allons, Monsieur, donnez-lui queuqu' mienne monnaie pour le consoler.

DUTAILLIS.

Pas un sou, il serait curieux qu'un gendre payât chez son beau-père comme à l'auberge.

TOINETTE.

Comment, Monsieur, c'est vous qu'êtes le gendre futur de M. Dupré ?

DUTAILLIS.

Oui, ma petite, Jérôme Dutailis, le plus fort marchand de bois de tout le département des Deux Sèvres.

TOM.

Oui, le plus fort, je m'en suis aperçu.

TOINETTE.

Allez, mon pauvre Tom, allez, j'arrangerai tout ça.

TOM, *s'en allant.*

C'est que c'est sensible, Mademoiselle, je vous en réponds.  
(*Il rentre dans la basse-cour.*)

SCENE IX.  
DUTAILLIS, TOINETTE.

DUTAILLIS.

Ah ça, tu m'as l'air d'être la servante de la maison, comment t'appelles-tu ?

TOINETTE.

Toinette, Monsieur.

DUTAILLIS.

Eh ! bien, dis-moi, Toinette, Dupré a-t-il fait sa provision de bois, cette année ?

TOINETTE.

Pas encore.

DUTAILLIS.

Tant mieux ! on dit qu'il fait petit feu, j'ai ce qu'il lui faut, le plus joli petit assortiment de coterets !..

TOINETTE.

Je ne croyais pas que vous veniez ici pour vendre du bois.

DUTAILLIS.

Parbleu ! je viens pour me marier ; mais, vois-tu, mon enfant.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

On doit toujours être prompt  
A saisir son avantage,  
Et je fais marcher de front  
Le sentiment et l'ouvrage ;  
Avec moi, sans verbiage,  
Terre, amitié, bâtimens,  
Amour, bois et mariage,  
Tout ça s' toise en même temps.

Mais où est Dupré ?

TOINETTE.

Il est absent pour une affaire indispensable, il s' ra bientôt de r'tour ; en attendant, ses filles vous f'ront compagnie.

DUTAILLIS.

Hein ! comment dis-tu ? ses filles !

TOINETTE.

Eh ! oui , ses filles.

DUTAILLIS.

Est-ce qu'il en a plusieurs ?

TOINETTE.

Pardine , trois.

DUTAILLIS.

Je ne lui croyais qu'un enfant.

TOINETTE.

D'sa s'conde femme , c'est vrai , mais d' sa première il en a deux.

DUTAILLIS.

Il ne m'en a jamais parlé dans ses lettres.

TOINETTE.

Ce n'est pas étonnant , y n'a des yeux que pour la plus jeune , c'est la préférée et y s' s'ra ben gardé d'vous parler des deux aînées.

DUTAILLIS.

Eh ! bien tant mieux , si elles sont trois , j'aurai plus de choix et je risquerai moins d'être attrappé.

TOINETTE.

Comment , attrappé ! est-c' que j' somm' faites pour vous attraper ?

DUTAILLIS.

Laisse donc , je m'entends ; je veux , ce qu'on appelle chez nous , une bonne femme de ménage ; si je la trouve ici , ça sera bientôt fini ; si non , je ressellé Bijou , et tout de suite en route pour Saint-Maixent.

TOINETTE.

Vous êtes expéditif , et surtout bien exigeant.

DUTAILLIS.

J'ai le droit de l'être , Dupré ne donne pas un sou de dot.

TOINETTE.

Ses filles sont ben gentilles et ben élevées , mamselle Emilie surtout , la plus jeune , all' est encore en pension d'ous qu'on l'a fait v'nir pour qu'vous la voyez.

AIR : *de sommeiller encor , ma chère.*

Mais quoi qu'ell' soit ben jeune encore ,  
J' suis ben sûr' qu'ell' vous étonn'ra ,  
Dain' y a ben des chos' qu'elle ignore ,  
Mais elle en salt beaucoup déjà ,  
Ça v'ous a l'âme douce et tendre ,  
L' cœur excellent ; aucun défaut ;  
Et puis d' l'esprit . . à vous en revendre ,  
C'est just' la femme qu'il vous faut.

DUTAILLIS.

Diable !.. tu me donnes envie de la voir

TOINETTE.

Eh ! pardine , la v'là qui vient, t' nez-vous bien car c'est une fameuse espiègle.

( *Madame Franval sort de la maison sous un costume de jeune fille de quatorze ans , elle tient à la main des jouets tels qu'une corde , une raquette et un volant .* )

## SCENE X.

Les Précédens , M<sup>me</sup>. FRANVAL.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Toinette ! Toinette ! est-il vrai que mon futur soit arrivé ?

TOINETTE.

Oui , Mam'selle ; vous l' voyez ; c'est un bon gros réjoui , avec lequel vous serez la petite femme la plus heureuse du département.

( *Dutaillis et M<sup>me</sup>. Franval se sont attentivement regardés .* )

M<sup>me</sup>. FRANVAL , riant.

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

DUTAILLIS , à part.

Elle est jolie , mais elle a un drôle d'air.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Tu te moques de moi , ma bonne ; c'est son fils qui sera mon mari !

DUTAILLIS.

Comment , mon fils ?

TOINETTE.

Vous l' trouvez p't'être un peu trop vieux pour vous , Mam'selle ; mais qu' ça n' vous effraie pas , avec le tems , vous vous y f'rez.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Tu as raison ; et , pourvu que j'aie un mari , ça m'est égal ! je n'en demande pas davantage.

DUTAILLIS.

Vraiment !

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Ah ! si fait pourtant ; il faut jouer avec moi toute la journée.

DUTAILLIS.

Ce serait une journée bien employée.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Ah ! ne craignez pas de vous ennuyer avec moi, nous varierons nos amusemens ; d'abord, la danse... j'en suis folle.... Vous dansez, monsieur Dutailis ?

DUTAILLIS.

Si je danse ? Non, Mademoiselle, je ne donne pas dans ces fadaises-là.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Comment !... un mari qui ne sait pas danser ; en ce cas, Monsieur, venez, je vais vous donner une leçon.

DUTAILLIS.

Dis donc, Toinette, elle veut faire de moi un danseur !

TOINETTE.

Pourquoi non ?... Soyez galant, Monsieur, ne la contrariez pas.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

AIR d'Emma.

Ta, la, la, la, etc.

( Elle valse pendant cette ritournelle ; elle prend ensuite Dutailis par la main, et le place. )

Allons, mettez-vous en place,  
Fort bien, un peu plus de grâce,  
Arrondissez mieux vos bras ;  
Regardez-moi, faites ce pas.

( Dutailis imite grotesquement M<sup>me</sup>. Franval. )

Ce n'est pas mal, je vous assure.

( A Toinette. )

Quelle tournure,  
Quel maintien !

( A Dutailis. )

Bientôt, bientôt, vous danserez fort bien.

( Ritournelle, pendant laquelle M<sup>me</sup>. Franval fait valser Dutailis en chantant. )

Ta, la, la.

DUTAILLIS.

Morbleu, quelle folie !

Au diable, ma foi, la cérémonie.

M<sup>ad</sup>. FRANVAL, le reprenant.

Ta, la, la, la, la, la, la, la, la, la,

Ta, la, la, la, la, la, la, la, la, la,

DUTAILLIS, se jetant sur un siège.

Je n'y puis plus tenir,  
Vraiment, c'est à mourir.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Et le volant.... l'escarpolette.... la corde.... Ah! la corde!.... Vous ne pouvez pas me refuser une petite partie.

DUTAILLIS.

Il y a plus de trente - cinq ans que je n'ai sauté, je vais essayer.

TOINETTE.

Ah! la bonne idée! (*Elle court prendre la corde que madame Franval a jetée en entrant.*)

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

AIR : *Ronde de la ferme.*

Ce jeu là me plait et m'enchanté,

TOINETTE.

Il est fort bon pour la santé;

DUTAILLIS.

Je crois que le diable vous tente,  
Je n'ai déjà que trop-santé; (*bis.*)

TOINETTE.

Il nous faut un époux ingambe. (*Bis.*)

MAD. FRANVAL et TOINETTE.

*Le faisant sauteren tournant la corde.*

Sautez donc, monsieur, sautez donc?

DUTAILLIS.

Vous allez me casser la jambe;

MAD. FRANVAL et TOINETTE.

Sautez donc, monsieur, sautez donc?

DUTAILLIS.

(*Prenant la corde et la jetant au loin.*)

Peste soit du petit démon!

M<sup>me</sup>. FRANVAL, *pleurant.*

Comment! vous ne voulez déjà plus? ça m'amuse tant!...  
Fi, Monsieur, c'est bien vilain.

DUTAILLIS.

J'en suis bien fâché; mais.... Allons, ne v'là-t-il pas qu'elle pleure à présent!

TOINETTE.

Consolez-vous, Mam'selle; consolez-vous.

DUTAILLIS.

Eh! laisse-la pleurer.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Eh bien ! non, là, je ne veux pas pleurer, parce que ça me rend les yeux rouges, et M. Léon me dit que je ne suis plus si jolie !

DUTAILLIS.

En voici bien d'un autre ! qu'est-ce que c'est que monsieur Léon ?

TOINETTE.

Un joli p'tit jeun' homme, un ami d' la maison, qui vient nous voir tous les jours.

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

C'est celui-là qui fait tout ce que je veux !... il m'aime bien, lui !

DUTAILLIS.

Comment, Mademoiselle. . .

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Oui, Monsieur.

DUTAILLIS, à Toinette.

Qu'est-ce que tu disais donc ? qu'elle avait de l'esprit . . .

TOINETTE.

Sûrement qu'elle en a, ou je ne m'y connais pas.

DUTAILLIS.

Eh bien ! c'est plutôt ça ; et Dupré croit que je vais épouser un enfant !

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Un enfant, Monsieur ! vous me prenez pour un enfant ? sachez que j'aurai quatorze ans le jour de ma naissance.

DUTAILLIS, à Toinette.

Oh ! le jour de sa naissance !

M<sup>me</sup>. FRANVAL.

Au reste, j'en suis bien fâchée ; je ne peux pas vieillir pour vous ; ce serait plutôt à vous de vous rendre jeune et beau, pour me plaire ; mais, vous êtes venu pour m'épouser, et vous m'épouserez ou vous direz pourquoi.

DUTAILLIS.

Ma foi, Mademoiselle, ça ne sera pas difficile ; mais, en attendant, au revoir. J'ai des affaires à terminer en ville, et je vais profiter de l'absence de Dupré.

M<sup>me</sup>. FRANVAL, le retenant.

Vous ne sortirez pas.

DUTAILLIS.

Comment, je ne sortirai pas.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Non, vous resterez pour jouer avec moi.

DUTAILLIS.

Mais c'est un vrai lutin que cette petite fille-là.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *le tirant par sa redingotte.*

Venez donc, Monsieur, venez donc.

DUTAILLIS.

Laisse-moi.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Non, vous viendrez.

DUTAILLIS.

Vous allez me déchirer.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

C'est égal, c'est égal. (*Elle rit aux éclats.*) Ah ! ah ! ah !  
(*Le pan de la redingotte se déchire.*)

DUTAILLIS.

Là, vous voilà bien avancée, quel diable d'amusement  
avez-vous choisi là.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

C'est votre faute aussi, pourquoi résister.

TOINETTE, *riant aussi.*

Est-elle drôle, est-elle drôle ! . .

(*M<sup>me</sup> Franval ferme la grille.*)

DUTAILLIS.

Au diable l'enfant, le père, la maison et toi aussi. (*Il  
veut sortir.*) Allons, elle a fermé la grille.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

C'est bien fait, c'est bien fait.

(*M<sup>me</sup> Franval rentre dans la maison en se moquant de Du-  
taillis.*)

## SCÈNE X.

DUTAILLIS, TOINETTE.

DUTAILLIS.

Mais regarde donc comme elle m'a arrangé !

TOINETTE.

Bah ! c'est l'affaire d'une reprise perdue.

DUTAILLIS.

Tu es bonne avec ta reprise, c'est bien ma redingotte  
qui est perdue.

*L'Actrice en voyage.*

TOINETTE.

Dam! c'est jeune, ça aime à rire, mais dans sept ou huit ans, ça s'ra ben vot' fait.

DUTAILLIS.

Ah! je suis las de tous ces tracas de ménage, moi, il me faut une petite femme tout d' suite.

AIR : *du Major Palmer.*

Qu'on m'approuve ou qu'on me blâme ,  
La raison me dit ici  
Qu'il est temps de r'prendre femme...

TOINETTE.

J' crois ben qu' l'âg' vous l' dit aussi.

DUTAILLIS.

Lorsqu'il faut me mettre en route  
Je donne mes ordres...

TOINETTE.

Eh bien !

Tout un chacun vous écoute ?

DUTAILLIS.

Oui, mais personne n'en fait rien.  
Du temps d' ma pauvre Monique,  
Tu les aurais vus courir,  
Avec elle, sans réplique,  
Dame ! il fallait obéir.  
D'une vigilance extrême ,  
Elle surveillait chez nous  
Mes dindons et mes bœufs même...

TOINETTE.

Elle avait bien soin de vous. (*ter.*)

En ce cas, il y a sa sœur, mamselle Céleste, qu'est un p'tit brin plus âgée... mais qui est tout de même ben gaie et ben joviale.

DUTAILLIS.

Pourvu qu'elle ne me déchire pas l'autre pan.

TOINETTE.

Tenez la v'là qui va monter à cheval, faut-il l'appeler.

DUTAILLIS.

Oui, appelle-la... voyons donc mamselle Céleste.

TOINETTE, *elle appelle.*

Mamselle Céleste! mamselle Céleste! v'là un monsieur qui veut vous parler.

DUTAILLIS, *regardant dans la maison.*

Diable!.. celle-ci a un fameux genre.

TOINETTE.

J' m'en vas faire un tour à ma cuisine.

DUTAILLIS.

C'est ça, ma fille, soigne le diner, car j'ai un appétit du diable. (*Elle sort.*)

(*M<sup>me</sup> Franval paraît en costume d'Amazone prête à monter à cheval.*)

SCENE XII.

DUTAILLIS, M<sup>me</sup> FRANVAL.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Que demandez-vous, mon cher ?

DUTAILLIS.

Je suis Jérôme Dutaillis, dont votre père vous a peut-être parlé.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Ah ! pardon, monsieur, je ne pouvais vous deviner sous ce burlesque accoutrement, on vous prendrait pour un fermier de nos environs.

DUTAILLIS.

Vous ne vous trompez pas, mademoiselle.

AIR : *Vaud. de Prévile et Taconet.*

Oui, j'enrichis le sol de ma patrie  
Fertilisé par mes constans labeurs ,  
Je sais aussi donner par l'industrie  
A ses produits de plus grandes valeurs.  
J'ai de l'honneur toujours suivi la route ,  
De mes travaux, dont je sens tout le prix,  
C'est à bon droit que je m'enorgueillis !  
Un peu d'orgueil est bien permis sans doute  
A qui se rend utile à son pays.

Mais, tenez, tenez, parlons de l'affaire qui m'amène ici.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je la connais, monsieur, vous venez chercher une épouse; mais en mariage point de bonheur sans la sympathie des caractères et des goûts ! je crois donc nécessaire de vous mettre au fait de mes habitudes et de mes penchans.

DUTAILLIS.

Eh bien, voyons, raisonnons ensemble.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Vous habitez Saint-Maixent ?

DUTAILLIS.

Comme vous dites, c'est là que j'ai mon principal établissement.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

C'est à merveille , mais , moi , monsieur , j'ai la province en horreur. Ainsi , une fois mariés , nous la quittons pour toujours , et nous nous fixons à Paris.

DUTAILLIS.

Moi à Paris ! Y songez-vous ?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

*AIR : De Miller dans les Comédiens.*

● Il faut, Monsieur, si vous voulez me plaire,  
N'oser jamais contrarier mes goûts,  
Ecoutez bien ce que je prétends faire ,  
Quand vous serez devenu mon époux.  
Dans un quartier, avoué par la mode,  
Dans un hôtel simple mais élégant,  
Je veux d'abord un logement commode  
Comme sont ceux des époux d'à présent ;  
Petit salon dans lequel tout respire  
D'un goût parfait le plus pur sentiment,  
Et qu'à l'envi Darrac, Jacob, Thomire,  
Ont embelli des fruits de leur talent.  
Chambre à coucher, asile du mystère,  
Où du grand jour l'éclat n'est point admis ;  
Là, quelquefois par extraordinaire  
Vous entrerez quand je l'aurai permis.  
Dans mon boudoir, éclatant de dorure,  
Fleurs et parfums, sofa, bonheur du jour,  
Lustres, tapis imitant la verdure ,  
Glaces partout , c'est vraiment un amour.  
De mes loisirs faisant un doux partage,  
La matinée est consacrée aux arts ;  
Je vais après, dans un leste équipage,  
Par ma toilette étonner les regards.  
A mon retour, une fois par semaine,  
Je réunis chez moi quelques amis ;  
Pour en avoir on a bien quelque peine ,  
Mais pour diner on en trouve à Paris.  
Vous avez vu, d'après mon caractère,  
Quels sont mes vœux, mes plaisirs et mes goûts ;  
Et vous savez ce qu'il vous faudra faire  
Quand vous serez devenu mon époux.

DUTAILLIS.

Si j'y comprends un mot, je veux mourir.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Nous aurons aussi des soirées littéraires pour la lecture de quelques bons ouvrages. Vous avez des livres ?

DUTAILLIS.

Parbleu, si j'ai des livres, et timbrés encore ; mon livre de caisse, mon grand-livre.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Fi donc ! je vous parle des romans du jour : Valter-Scott, le Renégat, Smarra, oh ! Smarra surtout ; c'est divin. Qu'en dites-vous ?

DUTAILLIS.

Moi ?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Oui ? vous connaissez sans doute le Cauchemar ?

DUTAILLIS.

Oh ! oui, oui, je l'ai eu quelquefois ; une oppression sur l'estomac. Ouf.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je ne vous parle pas de votre cauchemar à vous.

DUTAILLIS.

J'en ai pourtant eu de beaux.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je vous parle du cauchemar de l'auteur de Trilby. Connaissez-vous Trilby ?

DUTAILLIS.

Je l'ai peut-être vu passer.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Vous ne connaissez ni Trilby ni le cauchemar ! Mais d'où sortez-vous donc, mon cher ?

DUTAILLIS.

De Saint-Maixent.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je vais vous expliquer ce que c'est que le cauchemar.

*AIR nouveau de M. Blanchard.*

Voyez-vous ce spectre effroyable,  
C'est celui du remords vengeur,  
Le jour, sur les pas du coupable,  
Et la nuit assis sur son cœur.  
Toujours menaçant et terrible,  
Jusque dans les bras du sommeil,  
Il le poursuit d'un songe horrible  
Dont la mort seule est le réveil !  
O ! du génie heureux délire,  
C'est toi qui nous fais tressaillir,  
Frémir, pâlir et défaillir.  
On suffoque, et moins on respire  
Plus on éprouve de plaisir.

*Elle feint de se trouver mal.*

DUTAILLIS.

Ah! mon dieu! Toinette! Toinette!

*Toinette accourt de la maison.*

### SCÈNE XIII.

Les Précédens, TOINETTE.

TOINETTE.

Eh ben! qu'est-c' qu'y a donc?

DUTAILLIS.

Elle se trouve mal.

TOINETTE, *de bonne foi.*

Ah! queu malheur!

*Elle s'empresse de la secourir; Dutailis la seconde gauchement, Madame Franval reprend brusquement ses sens.*

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Mais je m'oublie, voici l'heure de ma promenade à cheval.

TOINETTE, *à part.*

Tiens, j'ai donné dedans.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *à Dutailis.*

Je suis d'une humeur affreuse. Le jeune Saint-Elme, un de nos plus aimables voisins, devait être ce matin mon chevalier; il m'écrit qu'il ne peut venir me prendre; il me prête ordinairement une petite jument charmante. Eh bien, je prendrai votre cheval. Eh! ne craignez rien pour moi, je monterais le Régent, le Phénix, toujours au galop.

DUTAILLIS.

Ma foi, mademoiselle, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai que Bijou n'est pas du tout un phénix; il a déjà fait six lieues ce matin, et il pourrait bien les faire encore ce soir.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Vous me refusez, monsieur?

DUTAILLIS.

Bien fâché, mais...

M<sup>me</sup> FRANVAL.

C'est f<sup>r</sup>évoltant. Ce trait suffit pour me prouver que je m'abusais sur votre compte.

DUTAILLIS.

Et moi, mademoiselle, depuis un quart d'heure que je

vous écoutez... avec votre coquemart... suffit, je m'entends.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Et moi aussi, monsieur.

TOINETTE.

Ah! monsieur Dutailis!

M<sup>me</sup> FRANVAL.

AIR : *C'est charmant.*

C'est affreux ! c'est affreux !  
Conçoit-on cette insolence !  
C'est affreux ! c'est affreux !  
Un tel procédé m'offense,  
J'en saurai tirer vengeance,  
Oui, redoutez ma présence,  
Et croyez-moi par prudence  
Fuyez bien loin de mes yeux.

DUTAILLIS, à *Mad. Franval.*

J'ai pris mon parti d'avance,  
Je vous fais ma révérence,  
Je fuirai votre présence,  
Je craindrais trop pour mes yeux.

TOINETTE, à *Dutailis.*

Ayez donc plus d'assurance,  
N'vous effrayez pas d'avance,  
Vous avez encor un' chance  
Qui p't-êtr' vous conviendra mieux.

M<sup>me</sup> FRANVAL, à *Dutailis.*

J'en saurai tirer vengeance,  
Oui redoutez ma présence,  
Et croyez-moi par prudence,  
Fuyez bien loin de ces lieux.

ENSEMBLE.

*Elle rentre dans la maison.*

SCENE XIV.

DUTAILLIS, TOINETTE.

TOINETTE.

Vous l'avez fâchée.

DUTAILLIS.

Qu'est-ce que ça me fait?

TOINETTE.

Dam! si c'est comm' ça qu' vous faites vot' cour!

DUTAILLIS.

Moi! lui faire la cour! j'aimerais mieux n'avoir jamais

de femme. Adieu. Je vais resseller Bijou. Tu peux dire à Dupré que je ne serai pas son gendre. . .

*Il veut s'en aller.*

TOINETTE.

Et que vous paierez le dédit.

DUTAILLIS, *s'arrêtant.*

Ah diable! c'est qu'il est de quinze mille francs! dans quel ornière me suis-je fourré là!

TOINETTE.

Eh non Dieu! n' faut pas vous désoler, vous n'avez pas encore vu toutes les sœurs; y reste madame. . .

DUTAILLIS.

Comment, madame!

TOINETTE

Oui, M<sup>me</sup> Dumont, ou ben M<sup>me</sup> Noirville, ou ben M<sup>me</sup> Ledoux.

DUTAILLIS.

Comment! encore trois, ah ça! il en pleut donc de ces sœurs là?

TOINETTE.

Eh non! Tout ça n' fait qu'une, c'est la troisième fille d' M. Dupré, veuve d' trois maris. . .

DUTAILLIS.

De trois maris!

TOINETTE.

Tous plus gentils les uns que les autres.

DUTAILLIS.

Tu veux donc que j'épouse une grand-mère.

TOINETTE.

Ah ben! oui. M<sup>me</sup> Ledoux n'a pas encore 25 ans, ses trois époux sont morts en moins de six.

DUTAILLIS.

Diab!e, comme elle les expédie! c'est pis qu'une épidémie.

TOINETTE.

Oh! n'ayez pas peur! ces accidens là n'arrivent pas tous les jours.

AIR : *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça.*

Madame est jeune et jolie;  
Tout en elle doit charmer;  
Et dans Saint-Maixent, j' parie,  
Qu'all' saura se faire aimer.

Bourgeois, gens de haut parage,  
C'est à qui la courtis'ra;  
All' s'ra l'honneur d' vot' ménage!

DUTAILLIS.

C'est assez d'honneur comm' ça, (*Bis.*)

Je ne veux pas de ta femme à trois maris.

TOINETTE.

Tiens! vous êtes ben l' mari à deux femmes, vous, et un  
veuvage d' pus ou d' moins, on n'y regarde pas d' si près!  
Epousez-la, monsieur, pour voir si all' ira au quatrième.

DUTAILLIS.

Bien obligé.

(*Madame Franval sort vivement de la maison. Elle est vêtue  
en grand deuil.*)

### SCENE XV.

M<sup>me</sup> FRANVAL, DUTAILLIS, TOINETTE.

M<sup>me</sup> FRANVAL, à *Toinette*.

Que faites-vous là, paresseuse?

TOINETTE.

Dam, M<sup>me</sup> Ledoux...

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Eh bien? madame Ledoux...

DUTAILLIS, à *part*.

Quelle douceur!

TOINETTE.

Je tenais compagnie à monsieur.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Que veut monsieur? d'où vient-il? quel est-il?

TOINETTE.

Eh ben! est-c' que l' cœur n' vous dit pas que c'est  
M. Dutailis?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

M. Dutailis! ah! monsieur, que j'ai de regrets de ne  
vous avoir pas rencontré la première! vous avez vu mes  
sœurs; et sans doute, votre choix est fait?

DUTAILLIS.

Non, madame, non. Je m'en suis bien gardé.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Tant mieux, monsieur, tant mieux! ce serait grand dom-  
mage qu'un homme tel que vous... (*Elle le regarde fixement.*)  
Mais hélas! quels souvenirs doux et pénibles, votre vue ré-  
veille dans mon cœur.

DUTAILLIS.

Eh bien? quoi donc, est-ce qu'elle va aussi se trouver  
mal celle-là?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Toinette, Toinette! ne trouves-tu pas que M. Dutaillys ressemble à mes trois maris?

DUTAILLIS.

Comment! à tous trois à la fois.

TOINETTE.

Oh! pas tout à fait!

M<sup>me</sup> FRANVAL.

AIR : *Et je veux dans un char joli.* (La Chatte.)

Oui, de mon premier, trait pour trait,

C'est l'image vivante;

C'est sa grâce, son air coquet,

Sa tournure élégante;

En vous je reconnais, vraiment,

Les yeux de mon deuxième;

Et je crois voir, en vous voyant,

Le front de mon troisième.

DUTAILLIS, à part.

Elle parle comme une charade. Dis-donc, Toinette, te rappelles-tu quel front avait le défunt?

TOINETTE.

Dam, monsieur, front... ordinaire.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *pleurant peu à peu.*

Pardon, monsieur, si je témoigne quelques regrets pour ces pauvres maris.

DUTAILLIS.

Vous les aimiez donc?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Ah! monsieur! le second plus que le premier, et le troisième plus que le second.

TOINETTE.

Ça promet pour le quatrième.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je suis d'une sensibilité si exquise, que plus elle s'exerce, plus elle semble acquérir de force! Ce n'est pas que ces chers amis fussent sans défauts. Le premier était tellement aux petits soins avec moi, qu'il en devenait insipide. Le second n'avait de volonté que la mienne; avec lui point de contradiction, de brouille, de raccommodement, une monotonie désolante en ménage! Le troisième faisait sans cesse des dépenses nouvelles pour ma toilette; heureusement, il n'a pas eu le temps de me donner le chagrin de le voir ruiné.

DUTAILLIS.

Comme ça, vous voilà avec trois douaires?...

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Bien gagnés, mon cher monsieur! Bien gagnés!

DUTAILLIS.

En ce cas, vous ne devez pas manquer de courtisans. Vous êtes gentille et encore fraîche.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Bien des gens ont vos yeux, mais aucun ne me convient pour le caractère. (*Elle offre du tabac à Dutailis qui en accepte.*) Et puis on dit que je gronde sans cesse parce que je parle raison : que je suis tracassière, parce que je suis alerte, expéditive.

DUTALLIS.

Ce sont là des qualités précieuses.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Enfin, on dit que je suis avare, parce que je connais le prix de l'argent. Mais moi, je pense qu'il faut, dans sa jeunesse, se priver de tout, pour en jouir dans un âge avancé.

DUTAILLIS.

Parbleu! c'est ma maxime, ma brave dame, et voilà pourquoi j'économise.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

AIR : *Gaiement je m'accommode.*

Présider au ménage;

DUTAILLIS.

Fort bien.

Mad. FRANVAL.

Faire avancer l'ouvrage;

DUTAILLIS.

Fort bien.

Mad. FRANVAL.

Gourmander la paresse;

DUTAILLIS.

Très bien.

Mad. FRANVAL.

Et travailler sans-cesse;

DUTAILLIS.

Oh! très bien.

2<sup>me</sup> COUPLET.

Mad. FRANVAL.

L'ordre dans les finances;

DUTAILLIS.

C'est bien.

Mad. FRANVAL.

Point de folles dépenses;

DUTAILLIS.

Fort bien.

Mad. FRANVAL.

Lente à payer un compte;

DUTAILLIS.

Très bien.

Mad. FRANVAL.

A recevoir très prompt;

DUTAILLIS.

Oh! très bien!

(Bis.)

Allons, allons, je vois que vous vous y entendez joliment. Vous êtes un bon lot, et si je suis votre fait, touchez là. C'est une affaire conclue; je vous épouse aujourd'hui, et je vous emmène demain à Saint-Maixent. Justement, mon cheval porte deux, et vous ne tenez pas beaucoup de place.

TOINETTE,

V'là c' qui s'appelle un mariage d'inclination.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Un moment, monsieur, un moment. J'ai appris à me défier de la parole des hommes; j'exige, avant tout, que vous renonciez formellement à la main de mes sœurs.

DUTAILLIS.

Oh! de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je redoute surtout Emilie, et vous vous engagerez, par un écrit, à donner la préférence à moi Ursule Dupré femme Ledoux...

DUTAILLIS.

Etc. etc. Dressez l'acte et je le signe.

M<sup>me</sup> FRANVAL, *lui présentant un écrit.*

Le voici, mon cher monsieur.

DUTAILLIS.

Quelle attention!

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Je l'avais préparé dans l'espoir que je serais assez heureuse pour vous plaire.

TOINETTE.

J' vas chercher une plume et de l'encre.

DUTAILLIS.

N' bouge pas... j'ai là mon écritoire de corne.

TOINETTE.

C'est justement c' qui vous faut pour signer votre contrat de mariage.

DUTAILLIS.

Ah! toi... j' vois c' que tu veux dire... ça se dit aussi comme ça à Saint-Maixent.

*Il met un genou en terre, et signe sur son chapeau.*

M<sup>me</sup> FRANVAL, *bas à Toinette.*

Cours avertir Léon, et viens me rejoindre.

DUTAILLIS, *rendant l'écrit.*

Voilà qui est fait. A présent, madame Dutailis, le baiser des fiançailles: ce sont les arrhes du marché.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

En effet, au point où nous en sommes...

*Dutailis s'approche pour l'embrasser. Dans ce moment, Toinette, qui regarde dans la basse-cour, voit Dupré.*

TOINETTE.

V'là monsieur Dupré qui rentre. (A par.). Vîte, monsieur Léon.

*Elle sort par la grille.*

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Mon père!... je vous laisse avec lui.

DUTAILLIS.

Oui, je vais lui parler, soyez tranquille.  
*Madame Franval rentre dans la maison. Dutailis la conduit, et s'approche ensuite de la basse-cour pour voir Dupré.*

SCENE XVI.

DUTAILLIS, DUPRÉ.

DUTAILLIS, *appelant.*

Dupré! Dupré!... Eh! arrivez donc, beau-père.

DUPRÉ.

Beau-père?... comment? c'est vous, mon cher Dutailis! Embrassons-nous donc; je ne vous aurais pas reconnu, si vous ne m'aviez pas aidé. Etes-vous arrivé depuis longtemps?

DUTAILLIS.

Depuis une heure environ.

DUPRÉ.

Vous avez sans doute vu ma fille?

DUTAILLIS.

Votre fille!... laquelle?

DUPRÉ.

Eh! parbleu! cette chère petite qui sera bientôt votre femme.

DUTAILLIS.

Vous voulez dire mademoiselle Emilie?

DUPRÉ.

Sans doute. Comment l'avez-vous trouvée?

DUTAILLIS.

Dame!... entre nous... là!...

DUPRÉ.

Un peu embarrassée, un peu timide... mais vous avez dû vous apercevoir que c'est un ange pour l'esprit, le goût, les manières...

DUTAILLIS.

Les manières... oh! ce n'est plus de la petite que vous voulez parler, mais de l'autre.

DUPRÉ.

Comment, de l'autre?

DUTAILLIS.

Oui, de mademoiselle Céleste, mais ce n'est pas elle non plus que je veux.

DUPRÉ.

Ah ça, mon ami, nous ne nous entendons plus.

DUTAILLIS.

Je n'en serai pas moins votre gendre.

DUPRÉ.

Oh! à la bonne heure, nous nous entendons à présent.

DUTAILLIS.

Je me suis décidé pour madame Ledoux. Ça doit vous être égal, pourvu que j'en épouse une.

DUPRÉ.

Madame Ledoux! . . . qu'est-ce que c'est que madame Ledoux ?

DUTAILLIS.

Ah ça, il ne sait plus le nom de ses enfans à présent. Parbleu! . . . Ursule Ledoux, aînée de vos trois filles.

DUPRÉ.

De mes trois filles! . . . mon ami, est-ce que vous auriez perdu la tête depuis que je ne vous ai vu ? Etes-vous fou ?

DUTAILLIS.

Moi! . . .

AIR : *Trio des trois Pierrots.*

Vous plaisantez, assurément ;

DUPRÉ.

Non pas, je parle en conscience ;

DUTAILLIS.

Moi, fou ! c'est plutôt vous, vraiment !

DUPRÉ.

Mais voyez donc quelle insolence.

DUTAILLIS.

Mon cher, croyez moi, franchement,  
Ne laissez pas ma patience !

### SCENE XVII.

Les Précédens, M<sup>me</sup> FRANVAL, EMILIE, LÉON, TOINETTE.

*Madame Franval sort de la maison, en amenant Emilie, Léon et Toinette; cette dernière sous les habits d'Ursule. Madame Franval s'adresse à Dupré, et Toinette à Dutailis, tandis que Emilie et Léon restent sur le second plan, etc.*

MAD. FRANVAL et TOINETTE.

Mon Dieu, (*bis*) messieurs, quels cris !  
Ce n'est pas bien pour deux amis !

DUPRÉ.

Nous, amis ! c'est fini, je pense !

DUTAILLIS, *qui a pris le bras de Toinette.*  
Celle que je veux la voici !

DUPRÉ, *avec étonnement.*

Eh ! mais, que veut dire ceci ?

MAD. FRANVAL, *à Dupré.*

Songez qu'il a perdu l'esprit !

TOINETTE, *à Dutailis.*

Sout'nez ce que vous avez dit !

EMILIE et LEON.

S'ils pouvaient rompre le dédit !

MAD. FRANVAL.

Sachons profiter de la chance !

DUPRÉ.

Ah ! c'est avoir trop d'indulgence !

*Ensemble.*

DUPRÉ , à Dutailis.

Voulez-vous d'Emilie ?

DUTAILLIS , sans regarder.

Eh ! non.

DUPRÉ.

Ah ! vous le prenez sur ce ton !

MAD. FRANVAL , présentant Léon à Dupré.

Mon cher ami , voici Léon ;

DUPRÉ.

Sois le bien venu , mon garçon !

DUTAILLIS , toujours même jeu.

Donnez , épousez , j'y consens !

MAD. FRANVAL , EMILIE , LEON , à Dupré.

Vous l'entendez ?

Bis.

DUPRÉ.

Oui , mes enfans ;

Et je vous unis à l'instant ! (Ter.)

Ensemble.

MAD. FRANVAL.

Que je désirais cet instant !

DUPRÉ.

Et je vous unis à l'instant !

EMILIE et LÉON.

Ah ! pour nous , quel heureux instant !

DUTAILLIS.

Pour nous tous quel heureux instant . .

Rompons le dédit à l'instant.

(Dupré et Dutailis déchirent le dédit.)

TOINETTE.

Que je désirais cet instant.

TOINETTE , levant son voile .

Bravo , Madame , nous avons réussi.

DUTAILLIS.

Comment ! . . Toinette ! . . mais quand le diable y serait , j'ai vu les trois sœurs . . .

M<sup>me</sup> FRANVAL , chantant.

Tralala etc. tralalala . . Voyez-vous ce spectre effroyable !

DUTAILLIS.

Ah ! je suis joué ! je ne comprends rien à cela , Dupré.

M<sup>me</sup> FRANVAL , à Dupré.

Oui , mon ami , c'est moi qui , pendant votre absence ai conduit tout cela .

AIR : Que j'honore le Paysan.

De deux amans pour calmer , aujourd'hui ,

L'inquiétude et les tendres alarmes ,

J'ai cru devoir leur prêter mon appui ,

Et le théâtre était mes seules armes ;

Des bravos le concert flatteur ,

Que je ne dois qu'à l'indulgence ,

Ne causa jamais à mon cœur

Ce plaisir rempli de douceur ,

Que donne la reconnaissance. (Bis)

DUPRÉ , riant.

J'y suis ! j'y suis ! Madame est une actrice de Paris , mon cher Dutailis ; elle s'est amusée à vos dépens ! et je n'étais pas là pour la voir !

DUTAILLIS.

Fort bien ; mais . . . il y a tricherie.

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Songez donc qu'elle est folle de ce petit Léon.

DUTAILLIS.

C'est juste ! c'est juste ! allons , je prends mon parti , et je signerai au contrat . . .

TOINETTE.

Comme témoin ?

M<sup>me</sup> FRANVAL.

Ma chère Émilie , je souhaite que votre hymen soit aussi heureux que mon voyage.

*VAUDEVILLE. ( Air : Vaud. de l'Ours et le Pacha. )*

La vie est , dit-on , un chemin ,  
Où sur les pas de l'espérance  
Nous poursuivons , toujours en vain ,  
Du bonheur la fausse apparence.  
Mais je pourrai , grâce à vous deux ,  
A la fin du pèlerinage , (Bis.)  
Me dire : j'ai fait des heureux ,  
Je n'ai pas perdu mon voyage.

TOINETTE , à Mad. Franval :

Déjà vous pouvez vous flatter  
D'avoir formé , par vot' adresse ,  
Des nœuds qui , j' n'en saurais douter ,  
Feront l' bonheur de ma maîtresse .  
Mais bientôt quand vous apprendrez  
Qu'un p'tit marmot en est le gage , (Bis.)  
C'est alors surtout qu' vous direz :  
Je n'ai pas perdu mon voyage.

DUTAILLIS.

Exprès , ma foi , de Saint-Maixent ,  
J'accourais pour prendre une femme ;  
Mais je tremble encor en pensant  
Au risque où m'exposait ma flamme .  
A la raison enfin rendu ,  
Et bien guéri du mariage , (Bis.)  
Pour le repas je s'rai venu ,  
J' n'aurai pas perdu mon voyage.

LÉON.

Faut-il au milieu des hasards  
Cueillir les lauriers de Bellonne ,  
Ou mériter du dieu des arts  
Une glorieuse couronne ,  
En avant , dit un vrai Français !  
La gloire est fille du courage . (Bis.)  
Aussitôt il marche , et jamais  
Il ne fait en vain le voyage .

Mad. FRANVAL , au public .

Messieurs , quand nous vous attirons  
Par l'appât d'une œuvre nouvelle ,  
Vers le plaisir nous désirons  
Vous conduire en guide fidele .  
Puissez-vous , comblant notre espoir ,  
A la fin du pèlerinage , (Bis.)  
Avec nous répéter ce soir :  
Je n'ai pas perdu mon voyage .